



RESEARCH ARTICLE

LA SATIRE DANS L'ŒUVRE ROMANESQUE D'OUSMANE DIARRA

^{1,*}Koffi Nomesi DUAMEY, ²Baguissoga SATRA and ³Ayaovi Xolali MOUMOUNI-AGBOKE

¹Doctorant, Université de Lomé, Département de Lettres Modernes

²Maître de Conférences, Université de Kara, Département de Lettres modernes, Kara, BP 43 (TOGO)

³Professeur Titulaire, Université de Lomé, Département de Lettres Modernes

ARTICLE INFO

Article History:

Received 24th July, 2024

Received in revised form

17th August, 2024

Accepted 29th September, 2024

Published online 30th October, 2024

Key Words

Satire, Politique, Morale, Religion,
Fanatisme.

*Corresponding author:

Koffi Nomesi DUAMEY

ABSTRACT

Nous étudions dans cet article la dimension satirique du discours littéraire d'Ousmane Diarra dans trois de ses romans: *Vieux Léopard*, *Pagne de femme* et *La Route des Clameurs*. Il s'agit de démontrer comment, dans une écriture qui allie humour et ironie mordante, l'écrivain s'attaque à la religion, à la morale et à l'action politique. Certes, le tableau satirique qu'il dresse est alarmant, mais il insuffle en filigrane une vision du monde postmoderne appelé à se débarrasser de toutes formes d'ostracisme et d'injustice. L'écrivain donne à lire les dérives du fanatisme religieux et de l'immoralité dans la sphère politique qu'il caricature à peine lorsque le lecteur les confronte aux scènes de la vie quotidienne. *In fine*, le politique est invité à intégrer dans son action le sens du bien commun et de la responsabilité publique.

Copyright©2024, Koffi Nomesi DUAMEY et al. This is an open access article distributed under the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original work is properly cited.

Citation: Koffi Nomesi DUAMEY, Baguissoga SATRA and Ayaovi Xolali MOUMOUNI-AGBOKE. 2024. "La satire dans l'œuvre romanesque d'ousmane diarra". *International Journal of Current Research*, 16, (10), 30126-30131.

INTRODUCTION

Dès ses origines le roman africain francophone s'est engagé dans la voie de la contestation en mettant en scène les anomalies et les tares de la vie socio-politique. Dans cette perspective, les premiers romanciers ont exploré les divers champs d'application de la satire littéraire en s'attaquant à la société dans tous ses vices : tyrannie, superstitions, privilèges, perversités et corruptions. Des œuvres comme *Une Vie de Boy* et *Le Vieux Nègre et la médaille* de Ferdinand Oyono (1956), *Ville cruelle* d'Eza Boto (1954), entre autres, sont de parfaites illustrations de cette préoccupation esthétique. La morale religieuse, le ridicule social, la politique coloniale y sont reflétées grâce au miroir plus ou moins grossissant des romanciers dont l'objectif principal est de libérer l'Africain de toutes formes d'injustice, de mensonge idéologique et de domination. Bien plus, une vingtaine d'années plus tard, *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi (1979) sera le dénominateur commun de tous les aspects de la satire littéraire. Les écrivains des années 2000 poursuivent le même élan. Ainsi, l'œuvre romanesque du Malien Ousmane Diarra s'inscrit dans cette veine satirique avec une pointe d'ironie et d'humour assez particulière.

La satire chez ce romancier ne ménage ni les pratiques religieuses, ni les comportements socio-politiques qui meublent l'existence quotidienne du monde postmoderne. L'objectif de cet article est de démontrer comment Ousmane Diarra passe au crible d'une critique décapante tous les vices du monde postmoderne en vue d'insuffler sa propre vision du monde à travers *Vieux Léopard*, *Pagne de femme* et *La Route des clameurs*. Nous appliquerons ainsi aux trois romans choisis pour l'analyse une lecture sociocritique dans le sillage de Claude Duchet, tout en étant attentif au concept de vision du monde proposée par Lucien Goldmann. Notre étude est structurée sur trois axes, à savoir la satire religieuse, la satire morale et la satire politique, telles qu'elles sont mises en œuvre dans le corpus.

La religion au crible d'une critique décapante : La religion, qui est le lieu par excellence du déchainement des passions, a toujours été le domaine privilégié de la satire. En effet, les pratiques religieuses laissent souvent apparaître de fausses dévotions, des dérèglements et excès de passions. Ce sont ces travers que le romancier Ousmane Diarra met en exergue dans *Vieux Léopard*, *Pagne de femme* et *La Route des Clameurs*. Sous sa plume, l'animisme, le christianisme et l'islam sont

perçus comme étant à l'origine des grands conflits sociopolitiques qui secouent l'Afrique subsaharienne. Cela est la résultante des rivalités et du fanatisme excessif de certains adeptes, notamment les califes, les imams et les marabouts. Ces fanatiques impénitents, extrémistes et intolérants, à l'esprit obtus et exempt de toute idée de libre arbitre, veulent imposer par tous les moyens leur conception du divin au reste de la communauté. Par exemple, dans *Pagne de femme*, l'islam est prétendument décrit comme étant la seule religion agréée de Dieu : « Le tout puissant chef et principal bailleur de foi local des marabouts safouroujahis prétendument modernes était farouchement opposé à tout ce qui avait un relent d'animisme. » (O. Diarra, 2007, p.116). Il en est de même dans *Vieux Léopard* où nous pouvons lire :

Il voulait savoir quel allait être le sort de sa mère et de son père qui, comme des milliards d'autres personnes, avaient pensé différemment et étaient morts en étant restés fidèles aux croyances de leurs ancêtres. L'imam répondit que de voie, il n'y en avait pas deux pour conduire au créateur, mais une seule, celle indiquée par le Prophète. Quiconque s'était obstiné dans une autre avait persévéré dans l'erreur et irait en enfer. (O. Diarra, 2006, p. 69).

La préoccupation de « Vieux Léopard » illustre les dérives du fanatisme religieux, fruit de l'étroitesse d'esprit conduisant à l'ostracisme. En effet, pour les fanatiques, tout individu qui s'écarte de leur conception du divin est condamné à l'enfer. Pour vivre heureux parmi eux, il faut s'inféoder sans rechigner. Ainsi, les premiers conquérants musulmans du Mali avaient institué la charia comme châtiment à l'endroit de tout mécréant. C'est ce que le romancier montre dans *La Route des clameurs* :

[...] les étrangers avaient commencé les premiers à quitter le pays, en même temps que les nouveaux gamins imams précocement barbus y débarquaient en pagaille et prêchaient avec véhémence l'instauration de la charia comme seule solution à nos misères sans solution. Ils pourfendaient les idolâtres et les imitateurs d'Allah et les attardés buveurs de l'enfer. Par imitateurs d'Allah, ils visaient les peintres, sculpteurs, dessinateurs. Les poètes et les chanteurs et les comédiens n'étaient pas épargnés, tous des adeptes de Satan le maudit ! Il fallait les occire sans pitié. (O. Diarra, 2014, p. 28).

On le voit bien, la charia est une guerre livrée sur fond d'intolérance à l'encontre de tous ceux qui ne partagent pas la doctrine religieuse proclamée. Elle résulte d'une interprétation erronée des « écritures saintes ». Cette situation invite à la réflexion et à l'examen critique, car la violence n'est guère justifiée dans les textes sacrés. Le romancier est donc en droit de la fustiger. L'utilisation des expressions telles que « précocement barbus », « occire sans pitié », « seule solution à nos misères sans solution » concourt à ce dessein satirique. Ces termes traduisent l'immaturation, la barbarie et l'ignorance de ces jeunes chefs religieux dont la plupart ont une culture étriquée, ainsi que le suggère le commentaire évaluatif du narrateur de *La Route des clameurs* : « À la fin de la prière, le Calife récita une longue sourate. Mais il la récitait très mal. Il se trompait tellement que je me dis : "Tiens, même moi, en moins de quelques mois, je sais du saint Coran ce que le Calife ne sait pas !" » (O. Diarra, 2014, p.144-145). Or, un bon leader d'opinion devrait faire la preuve d'une maîtrise parfaite de la sagesse que véhicule la doctrine qu'il enseigne. Un tel

manquement est intolérable. Comment peut-on comprendre que le calife, successeur du prophète, annonce à l'intention de ses fidèles des sourates dont la signification lui échappe ? Quel sens les fidèles peuvent-ils en déduire ? Le romancier dénonce ainsi la médiocrité et en appelle à la culture de tous :

Et pendant que le président de notre République très malade tentait de parlementer fort et tout seul dans le vide de son palais déserté par les mânes de nos ancêtres, les gamins imams des nouvelles mosquées, [...], travaillaient patiemment à saper nos âmes authentiques pour prendre le contrôle de nos consciences déjà gravement affectées par l'ignorance, la mère des violences. (O. Diarra, 2014, p.55).

Par ailleurs, Ousmane Diarra fait observer l'hypocrisie et l'ignominie de certains jeunes chefs religieux qui font des transactions illicites ou opèrent sur le marché noir. Il évoque le cas de : « ces jeunes oulémas, vendeurs de cigarettes le jour et prêcheurs le soir, avec la tête au VIII^e siècle et le ventre au XXI^e ! » (O. Diarra, 2006, p.111). Ces oulémas bornés et butés ne comprennent que le langage de la terreur, semant la zizanie au sein des familles. Bassy, le personnage-narrateur de *La Route des Clameurs* raconte comment sa famille a été disloquée :

Deux ans après, et, bien sûr, grâce aux enquêtes dont j'étais devenu un expert, j'ai su les véritables causes des fâcheries interminables entre mon père et ma mère. Le départ de Zabani Zabata n'y était pour rien. D'ailleurs, mon papa n'avait pas chassé Zabani Zabata. Mais Zabani Zabata était parti de son propre chef, du moins, il avait cru aux niaiseries que le gamin imam avait dites sur mon papa et avait pris la tangente pour ne pas brûler dans l'enfer. Le même vilain gamin imam, par personne interposées, était revenu à la charge. Aux heures de prières, il convoquait ma mère dans la nouvelle mosquée du quartier. Et comme vous le savez, quand un imam vous convoque, c'est plus fort que la police et la gendarmerie réunies. Vous ne pouvez pas tarder à répondre à la convocation, encore moins la refuser. En tout cas c'était désormais comme ça dans notre pays, où les gamins imams des nouvelles mosquées avaient terrorisé tout le monde. Un gamin imam, il était au-dessus de tout le monde, même du président de la république qu'il pouvait sermonner et insulter à sa guise à travers ses prêches enregistrés et diffusés dans toutes les radios et télévisions privées et publiques que le grand Calife en cours de route avait achetées et mises au pas. (O. Diarra, 2014, p. 38).

Cet exemple d'exactions commises par des imams extrémistes, peut illustrer bien des cas dans d'autres pays d'Afrique subsaharienne. Le Mali d'Ousmane Diarra représenté ici n'est que l'image de cette Afrique martyrisée par l'extrémisme à outrance. Or toute bonne religion devrait prôner la tolérance et la charité. Malheureusement, dans la société du roman chez Diarra, les musulmans et les animistes sont à couteaux tirés, se condamnent mutuellement. Le dialogue suivant entre Mamourou Traoulé Tralala et Albachir Ben Galoba Al Mansour n'est guère réjouissant :

- Si tu crois à l'existence des djinns, répliqua donc Mamourou Traoulé Tralala d'une voix posée, tu dois aussi croire à celle des mânes de nos ancêtres. Puisque les uns et les autres restent invisibles, même au microscope électronique !

- Mamourou en étouffant sa rage, tout d'abord, je ne t'ai pas adressé ma parole. Je n'adresse pas la parole aux mécréants cafres noirs de ton espèce. Parce que de toute façon, quant à toi, tu vas en enfer.
- Comment le sais-tu, toi ? demanda Mamourou Traoulé Tralala d'un ton ironique. C'est tout comme si tu avais les clés de l'enfer dans la poche !
- Parce que tu es un mécréant, un infidèle. Tu crois aux balivernes de tes amis nazaréens...

Je ne t'ai pas dit que j'étais nazaréen.

Tu es quoi alors, si tu n'es ni chrétien ni musulman ?

Cela ne regarde que moi.

- C'est encore pire, par Allah ! Tu es fichu sur terre et foutu au Ciel. Parce que le jour où ça va péter sur la terre, et ça pétera inch Allah, tu n'auras personne avec toi. [...] (O. Diarra, 2007, p.151).

Ces échanges prouvent à suffisance que le germe de l'intolérance oppose une grande résistance. Albachir Ben Galoba Al Mansour est la victime de l'action pernicieuse de ce germe. Ce débat, toujours d'actualité, rappelle les nombreux conflits qui ont souvent opposé les catholiques et les protestants dans l'histoire de l'humanité, avec comme point culminant l'institution de l'inquisition et l'odieuse pratique de l'autodafé que Voltaire décrivait dans *Candide*. À ce sujet, Montesquieu écrivait :

Je vois ici des gens qui disputent sans fin sur la religion ; [...] Non seulement ils ne sont pas meilleurs Chrétiens, mais même meilleurs citoyens, et c'est ce qui me touche : car, dans quelque religion qu'on vive, l'observation des lois, l'amour pour les hommes, la pitié envers les parents, sont toujours les premiers actes de la religion. En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être, de plaire à la divinité, qui a établi la religion qu'il professe ? Mais le moyen le plus sûr pour y parvenir est sans doute d'observer les règles de la société et le devoir de l'humanité : car, en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en suppose aussi que Dieu aime les hommes, puisqu'il établit une religion pour les rendre heureux ; que s'il aime les hommes, on est assuré de lui plaire en aimant aussi, c'est-à-dire en exerçant envers eux les devoirs de la charité et de l'humanité [...] (Montesquieu, 1721, p. 75.)

Il ressort de notre analyse que le fanatisme et l'extrémisme sont à l'origine des grands maux sociaux qui secouent l'humanité. Les satiristes convaincus de leur mission sociale, dénoncent ces maux par des stratégies scripturales qui allient humour et ironie. C'est bien le choix d'Ousmane Diarra dans les trois romans que nous analysons. L'auteur y expose les limites des religions qui cultivent la haine au lieu de la charité, l'infidélité et l'hypocrisie au lieu de la fidélité et l'honnêteté. Par ce biais, il exhorte la postmodernité à revenir à la conception originelle de la religion, c'est-à-dire une relation merveilleuse et intime de l'humain à Dieu. Comme Voltaire (1763) l'a démontré dans *Traité sur la tolérance*, ce sont probablement les mauvaises interprétations doctrinales qui engendrent les problèmes sociaux que nous connaissons. Et ces conflits de religions ne sont pas sans conséquences sur la morale dont l'auteur fait également le procès.

Le procès de la morale : Du latin "*moralis*" qui signifie ce qui est relatif aux mœurs, la morale est un concept protéiforme. En effet, Aristote liait la morale à la vertu. En outre, Descartes

n'entend pas parler de la morale sans la sagesse. Enfin, Kant définissait la morale par rapport à la raison. En résumé, nous observons que ces différentes acceptions de la morale ont pour dénominateur commun la dimension sociale de l'action : il s'agit de démêler le bien du mal. Le bien et le mal sont des principes inscrits dans la conscience humaine. La tâche de l'éducation est d'éveiller la conscience, de jeter un rayon de lumière sur ces notions ou jugements de valeur. Ainsi, Jacques Derrida, en parlant d'« écriture naturelle » s'y réfère. Il affirme : « L'écriture naturelle est immédiatement unie à la voix et au souffle. Sa nature n'est pas grammatologique mais pneumatologique » (J. Derrida, 1967, p.29.). Il apparaît que l'essentiel de la morale est inné comme tout don de Dieu. Et Derrida (1967, p. 239) de renchérir sur cette conception : « Alors on peut dire que la loi naturelle, la douce voix de la pitié n'est pas seulement proférée par une instance maternelle, elle est inscrite dans nos cœurs par Dieu ».

Certes, les notions du bien et du mal sont innées, mais la société a pour rôle fondamental de poser les garde-fous de la bonne conduite en vue de garantir le vivre-ensemble. La fonction sociale de l'écrivain consiste également à veiller au maintien de ces garde-fous, à aiguiller les peuples vers le respect de l'harmonie et la cohésion sociale. Il ne s'agit plus de critique stérile, mais de proposer des « planches d'anatomie morale » selon le mot du romancier chrétien François Mauriac. Lorsque ces principes sont foulés au pied, il importe que l'écrivain s'interroge. C'est à cet engagement que Daniel Sangsue (1994, p.54.) fait référence lorsqu'il affirme : « La cible de la satire est sociale et morale ». La satire chez Ousmane Diarra satisfait à cette préoccupation. Au cœur des intrigues romanesques qu'il propose pointe l'abjection humaine. Les bonnes valeurs sont sapées par l'individualisme, la cupidité et l'immoralité. Dans *Pagne de femme*, par exemple, le narrateur ne cesse de faire l'éloge du mal. Il répète : « Je vendais ma came et mes filles, [...] C'est un négoce qui va bien quand tout va mal. » (O. Diarra, 2007, p.168, 171, 183, 185, 193,209...). Le mal peut-il combattre le mal, pourrait-on se demander ? Proxénéisme et drogue ne sont-ils pas à l'antipode la morale ? Ce négoce présenté comme l'alternative ne saurait être une référence. L'auteur la dénonce sans ambages, d'où l'expression métaphorique « nuit sans aube » (*Ibidem*, p.111) où est plongé le personnage.

Par ailleurs, l'auteur montre comment cette ambiance de « nuit sans aube » conduit à la division de la famille du narrateur de *La Route des clameurs*. Dans l'extrait suivant, une mère et ses filles abandonnent le domicile familial sous la pression du fanatisme religieux :

Ma mère n'arrivait pas à convaincre mon père d'abandonner son travail pour prendre le chemin de la mosquée. Et comme elle n'en pouvait plus de supporter les quolibets des voisins et les réprimandes du gamin imam de la nouvelle mosquée, et surtout, n'arrivait pas à se faire à l'idée de voir ses enfants brûler dans les pires flammes de l'enfer, et pour toute l'éternité, un matin, pendant que mon papa était dans son atelier, elle a fait venir une camionnette. Elle a pris ce qu'elle pouvait prendre dans la maison. Elle est partie. Kany, Nématou, mes deux sœurs, lui ont emboîté le pas. (O. Diarra, 2014, p.41-42). Les normes de la société traditionnelle n'encouragent guère le divorce. Pourtant, dans ce roman, nous observons que l'entourage de l'épouse approuve la désunion. Ce cas est symptomatique de la crise morale qui désintègre les sociétés africaines contemporaines. Cette crise est

préjudiciable à la cohésion sociale. Lorsque la famille, matrice de base de la société, est infectée, c'est toute la société qui est ébranlée. En peignant ce désordre, le satiriste engage la responsabilité de la société et en appelle à une correction des mœurs. C'est dans cette perspective qu'il invoque ce proverbe commenté par le narrateur : « Le puits qu'on creuse aujourd'hui, c'est pour prévenir la soif de demain.

Demain, il serait trop tard. Car celui qui meurt de soif n'a point de force pour creuser. » (O. Diarra, 2007, p.48). En effet, les deuxième et troisième phrases de l'extrait explicitent le sens du proverbe énoncé dans la première phrase. On remarque là une technique tirée de l'oralité. En outre, la dépravation est suggérée par l'image du chien : « Comme si la naissance d'un enfant pouvait être une bonne nouvelle par ces temps de chien ! » (O. Diarra, 2007, p.82). La figure du chien renvoie au cynisme et aux obscénités. C'est la caricature de l'impureté humaine, ancrée au cœur de l'enfance. La société serait remplie de chiots et de chiens, qui adorent « cette vie de chien » (*Ibidem*, p.45) que décrit le romancier togolais Sami Tchak dans *Le Paradis des chiots*. L'écriture satirique d'Ousmane Diarra cherche ainsi à mettre en lumière la dégradation des mœurs qui aboutit à l'anomie dans laquelle baignent les personnages. La naissance d'un enfant n'est plus une occasion de fête. Elle rime avec inquiétude et désespoir, car le terreau est profondément souillé. L'on assiste au travers de cette représentation satirique à l'animalisation humaine, comme l'écrit Augustin H. Asaah (2005, p.140) : « La préoccupation d'exprimer l'innommable et de présenter un tableau frappant de l'inversion explique l'intérêt que les écrivains portent au phénomène de zoomorphisation. » Ainsi, dans *Pagne de femme*, Mamadou, Madou ou Madouni ou encore Mohamed, narrateur conclut à « l'éternité et l'âpreté d'un monde exclusivement dédié au ventre et au bas-ventre, sans Dieu ni diable, immobile et bête. Simplement agité de temps à autre par les petites vanités criminelles des uns se nourrissant des peurs des autres » (O. Diarra, 2007, p. 69). Dans cet extrait se trouvent représentées les symboliques et fonctions attachées aux régions basses du corps : le ventre et le bas-ventre suggèrent la concupiscence et la déchéance humaine. En témoigne le narrateur de *La Route des clameurs* :

Eh Allah, comme c'était bon de retrouver sa mère après tant d'horreurs vécues ! On veut redevenir bébé. On veut ne plus sortir de là où on était avant notre atterrissage dans un monde à l'envers. J'avoue que je comprends maintenant pourquoi les bébés crient à leur naissance. C'est comme l'ancêtre premier quand Allah l'a balancé par-dessus bord de son royaume ! Et qu'il a atterri sur la terre ! (O. Diarra, 2014, p.138.)

Ce personnage-narrateur désabusé prend conscience que son destin est façonné par la société immorale qui l'a vu naître. Il réalise que ce sont souvent les plus nantis de la société qui impulsent le rythme de la vie communautaire en tordant, selon leurs convenances, le coup à la morale. Homosexualité, pédophilie, blanchiment d'argent, viol ne sont-ils pas, entre autres vices, l'apanage des riches ? Une autre particularité de la satire d'Ousmane Diarra (2007, p. 37) consiste à vanter de manière nostalgique les richesses morales du monde traditionnel africain en les mettant au-dessus de celles du monde moderne : « Qu'il vaut mieux qu'on retourne au temps des ancêtres animistes idolâtres cafres gris noir foncé, lesquels, au moins, avaient le sens de la justice. » Dans le passage

suivant, la mise en parallèle du temps des ancêtres et l'époque postmoderne est davantage explicite :

Chez nous, avant ces temps de chien, il n'y avait pas d'écriture, donc pas de signature. La parole donnée suffisait à elle seule. Mais puisque cette parole donnée n'est plus tenue par personne, on est passé à l'écriture puis à la signature, puis à l'empreinte digitale. Et bientôt peut-être à...Bon, tout ça, parce que la parole, elle n'est plus respectée par personne. (O. Diarra, 2006, p.82).

Cette notation reflète avec insistance les réalités de l'époque postmoderne. Le « Temps de chien » est un temps répugnant et ignoble, un temps de cannibalisme. L'écriture d'Ousmane Diarra se montre de plus en plus incisive, car, « [...] une bonne satire est forcément critique [...] » (J. Goldzink, 2014, p.29). Toutefois, l'approche du romancier n'est pas homogène. Elle oscille entre violence et souplesse par endroits. Outre la comparaison, le romancier a recours à l'humour dans son écriture satirique en utilisant des adoucisseurs en vue de moquer les comportements déviants et exprimer sa vision du monde avec ménagement. Tirant profit de l'effet paratonnerre, Diarra écrit dans l'avant-propos de *Pagne de femme* « c'est la fin de toute raison, de toute dignité. La fin de toute humanité. ». Cette gradation met en exergue le degré d'évolution de l'immoralité. Le romancier malien sait bien que, selon le mot de R. Harris (1990), « La méthode satirique se caractérise par l'ironie, l'hyperbole, l'esprit et l'élan critique ». C'est dans ce registre qu'il aborde les questions liées à la sexualité :

À l'internat des filles, m'a conté Nyè Alahinna, on fait l'amour partout et à toute heure, de jour comme de nuit, dans les salles de classe comme dans les allées, dans le jardin rempli de déchets plastiques comme dans les grottes de colline qui le borde. Et ainsi, dès que vous en franchissez le seuil, vous saisissez à la gorge l'odeur pestilentielle des chairs frottées mêlée à la puanteur des cuisines et des sanitaires à ciel ouvert. Tout cela pendant que le muezzin de la mosquée imposée par l'association des étudiants safouroujahis bissimilahis, recruté et payé par les bailleurs de foi, hurle à chaque heure de prière ! "Dans les chambres prévues pour quatre lits, les filles sont entassées à huit. Et chacune reçoit son homme et s'éclate avec, pendant qu'indifférentes les autres bavardent tranquillement ou lisent leurs leçons à haute voix pour ne rien entendre" (O. Diarra, 2007, p.44).

Dans cet univers de dépravation, l'acte sexuel est banalisé, désacralisé. Un personnage de *Pagne de femme* le décrit sans vergogne : « Par les temps qui courent, une grossesse, on peut l'attraper n'importe comment, même en se baignant dans le fleuve après le passage d'un lion majeur » (O. Diarra, 2007, p. 119). Le viol est devenu le mode de vie de certains hommes. Ceux qui ont la conscience marquée de fer rouge. « Comme si se faire violer à treize ans, c'était avoir reçu tout le ciel sur sa tête ! » (*Ibidem*, p.36). Ceux qui s'adonnent à de tels actes sont sans pitié. C'est la même constatation dans *La Route des clameurs* comme l'illustre cette description horrible :

Les filles et les gamins et les jeunes femmes que nous avions volontairement épargnés de notre furie, nous les emmenâmes avec nous dans une clairière située au milieu d'une petite forêt. Et chaque Morbidonne, comme d'habitude, put gratuitement vidanger sa libido énorme en se jetant sur tout ce qui

ressemble à une femme, sans distinction d'âge ni de sexe ! [...] Même les garçons plus jeunes que moi, ils se tapèrent des femmes qui avaient le double de l'âge de leur mère [...]. Ce jour-là, eh Allah ! Le capitaine Aldansira Ibn Nababa voulut que je fasse la même chose à une jeune fille qui avait l'âge de Nématou, ma sœur. Elle n'avait que neuf ans [...] "Allez-y, prenez-le ! Aspirez mon souffle, Mangez ma chair ! Puisque vous êtes les plus forts !" [...] (O. Diarra, 2014, p.119-120). On le voit bien, l'immoralité a atteint son paroxysme. La conscience morale des personnages s'est émoussée. Par homologie, nous pouvons déduire qu'il s'agit de l'expression saisissante de l'anomie qui frappe les sociétés postmodernes. La satire morale chez l'écrivain malien dépeint la répétition cynique de la déchéance sociale. Cependant, il importe de souligner à la suite J. Goldzink (2014, p. 9) que « la satire se caractériserait aussi par deux champs d'application distincts : la politique et la morale. Elle a recours enfin à deux modalités : la ridiculisation collective ou individuelle, selon qu'elle se livre ou non à des attaques *ad hominem*, c'est-à-dire personnelle. » Nous examinons les ressorts de la satire politique dans la dernière partie de ce travail.

Le vice du pouvoir absolu : Comme nous l'avons suggéré dans l'introduction de cet article, la question politique est omniprésente dans le roman africain subsaharien dès les origines. En effet, l'écriture romanesque est née dans un contexte de colonisation qu'il a fallu contester en vue de hâter les indépendances. Mais au cours de la période post-indépendante, la gouvernance des États africains par les nouveaux dirigeants reste préoccupante, ainsi que l'a démontré Ahmadou Kourouma (1968) dans *Les Soleils des Indépendances*. En effet, ces premiers responsables des États africains ont instauré des dictatures avec pour corollaire une gestion calamiteuse de la chose publique. La situation n'a guère évolué malgré l'avènement des démocraties autour des années 1990. Cette situation a retenu l'attention d'Ousmane Diarra dont l'œuvre commence une dizaine d'années après les expériences démocratiques.

La lecture minutieuse des trois romans de Diarra permet de débusquer les diverses formes de dérives autoritaires dont les responsables politiques sont les acteurs. L'action politique y est constamment entachée d'anomalies, de gabegie, d'injustice, de volonté de puissance, de boulimie, d'orgies et de violation massive des droits humains. L'image suivante campe sommairement la situation dans *La Route des clameurs* : « Le Calife et moi nous engouffrâmes dans ses appartements privés. Comme tous ceux qui règnent sans partage sur les hommes et leurs biens, il était insatiable, boulimique, un accro du plaisir, de tous les plaisirs » (O. Diarra, 2014, p.168). De surcroît, dans *Pagne de femme*, le peuple est privé de liberté. On peut y lire :

Aux travailleurs qui menaçaient de marcher si leurs salaires n'étaient pas revus à la hausse et payés à la fin du mois, il dit que courir leur ferait certainement plus de bien. Aux étudiants qui menaçaient d'aller en grève si leurs bourses n'étaient pas versées à échéance, il répondit que le ventre de leur mère leur serait certainement plus reposant. Quant à lui, en tout cas, Président albinos noir, invulnérable aux balles et aux sortilèges des hommes, il se portait bien. Parce qu'il avait ses armes et suffisamment d'hommes intelligents et valides pour les servir. (O. Diarra, 2007, p. 31). Nous devinons à travers cette satire politique, l'atrocité des « guides providentiels » comme les désigne Sony Labou Tansi. Les citoyens sont confinés dans la

résignation, car la moindre révolte est sévèrement sanctionnée. Même le rapport au temps est appréhendé de façon particulière par les dictateurs. C'est ainsi que dans *Vieux Léopard*, le Général décrète une journée et demie fériée sans raison valable : « C'est le Général qui en avait décidé ainsi. Le lendemain était une fête légale et le surlendemain il y avait la visite d'un grand président ami du Général. Ces deux jours étaient également chômés et payés sur toute l'étendue de la République en chantier » (O. Diarra, 2006, p.89-901). La tournure emphatique utilisée dans cet extrait renforce l'expression de l'autocratie. Elle tourne par la même occasion l'officier général en dérision. De telles décisions inopportunes encourage le laxisme observé dans les services administratifs, ainsi que l'on peut le constater dans *Pagne de femme* :

La femme de Samou le Taciturne se rendait au marché. Elle marchait fièrement sur le trottoir quand une voiture folle avait quitté la route pour venir la renverser. Vite, vite, on l'avait transportée aux services des urgences où elle avait rendu l'âme pendant que les médecins faisaient certains leur prière, d'autres leur copine. Les sage-femmes prenaient tranquillement leur thé sous le manguier en maudissant à voix haute les copines et les autres femmes de leur mari. À côté, les infirmiers se disputaient les sous d'un patient condamné à crever dans les minutes... (O. Diarra, 2007, p.55-56).

Globalement, le satiriste dévoile toutes les plaies qui hypothèquent le développement des États africains : absence de rigueur dans les services publics, manque de consultation de l'opinion publique. La formule absolutrice au nom de laquelle tout est permis reste « c'est le Président qui... » Le président ne peut jamais se tromper. Toute la vie sociopolitique se déroule sous le haut patronage de « son excellence Monsieur le Général Président ». Ousmane Diarra, dans *Pagne de femme*, pousse la dérision jusqu'à mettre en exergue la fragilité du « Président albinos noir dit invulnérable au fer et aux sortilèges des hommes ». Or comme le fait remarquer A. H. Asaah (2005, p.139.), « Le satiriste est conscient de la vulnérabilité foncière du totalitarisme et se tient disposé à la révéler ou à la grossir. » Le Président albinos noir est alors victime de trahison. Il est trahi par ses hommes de confiance, ceux qu'il qualifie d'hommes intelligents :

"Tu vois bien que je ne manque pas d'hommes intelligents et valides ? Baisse ta culotte, capitaine poubelle !" quand il fit claquer sa main pour la troisième fois, douze autres commandos se montrèrent. "Arrêtez cet homme ! Il a perdu la raison !" Se contenta d'ordonner le capitaine Tessirakoné en tournant les talons. Tous les soldats pointèrent leurs armes sur le Président albinos noir. Il posa ses mains sur sa tête se recommanda à Allah. (O. Diarra, 2007, p.227). Le soi-disant tout-puissant n'est pas invulnérable. Le capitaine traître échappe au piège tendu par son maître, et les rôles sont inversés. Cette séquence narrative permet à Ousmane Diarra de prouver aux lecteurs et au peuple opprimés que la puissance des dictateurs ne tient qu'à un seul fil : la loyauté de l'armée à leur cause. En vérité, il suffit d'une poignée de poudre pour déposer un tyran. Et c'est avec soulagement que le personnage narrateur de *Pagne de femme* note : « Tous les soldats pointèrent leurs armes sur le Président albinos noir » (Ibid.). Cette scène rappelle la fin tragique des différents Guides providentiels dans *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi. Les exemples sont légion dans l'univers des romans satiriques africains où les hommes politiques autocrates finissent toujours de façon lamentable. L'objectif étant de

dissuader les autres, les conscientiser pour qu'ils se rendent compte de leur vulnérabilité. Tel est la lecture qui se dégage de la satire postcoloniale selon A. H. Asaah. (2005, p. 138).

« La satire postcoloniale francophone est marquée par un certain engagement social et un besoin d'épurer la société de ses maux. »

CONCLUSION

Pour Ousmane Diarra, écrire c'est désenvouter la société des maux qui la mine. Dans cette dynamique, son écriture adopte volontiers le registre satirique qui lui permet d'exposer la double orientation de la satire francophone postcoloniale d'une part, le tableau saisissant du désordre et d'autre part, l'invite à la désaliénation sociopolitique. La démarche adoptée dans l'œuvre romanesque de l'écrivain malien est de montrer que la société postmoderne est malade moralement, politiquement et religieusement. D'une manière générale, il ressort de cette analyse que le totalitarisme est un vice à proscrire et le fanatisme une gangrène sociale qu'il faut soigner à tout prix pour un monde pacifique et harmonieux. Les problèmes politico-religieux ont porté un coup fatal à la morale. L'homme actuel exhibe au jour le jour sa bestialité et sonne la fin de l'humain, « la fin de toute humanité ». Cette écriture devient ainsi le symbole du dérèglement de l'ordre naturel et social ambiant.

REFERENCES

- ASAAH. Augustin H, (2005) : « Satire, désordre, folie et régénérescence : lecture de quelques romans africains », *Présence Francophone : Revue internationale de langue et de littérature*, volume 64, p 132-150, <https://crossworks.holycross.edu>, consulté le 11 janvier 2024.
- DERRIDA Jacques (1967) : *De la grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit.
- DIARRA Ousmane (2006) : *Vieux Léopard*, Paris, Gallimard.
- DIARRA Ousmane (2007) : *Pagne de femme*, Paris, Gallimard.
- DIARRA Ousmane (2014) : *La Route des clameurs*, Paris, Gallimard.
- DUCHET Claude (1979) : *Sociocritique, Propriétés et Perspectives*, Paris, Nathan.
- GOLZINK Jean (2014) : *Écrits satiriques de Voltaire*, Paris, Flammarion.
- HARRIS Robert (1990) : «The Purpose and Method of Satire», *Virtual Salt*, consulté le 20 août 2023.
- MONTESQUIEU 1721(2016) : *Lettres Persanes*, Paris, Flammarion.
- SANGSUE Daniel (1994) : *La Parodie*, Paris, Hachette.
- THOMAS Jérôme (2020) : « Naissance d'un stéréotype : le berger dans quelques textes de la fin du moyen âge », *Montpellier* 3, 26 p, https://doi.org/10.26754/ojs_studium/stud.2020264374, consulté le 2 août 2024.